

LES IMAGES DU MOUVEMENT GREVISTE DANS *GERMINAL* D'EMILE ZOLA*

Dans l'univers de ce roman de Zola, les images de la dynamique du peuple en grève renvoient au projet en perspective entrepris par l'actant collectif des ouvriers mineurs déclenchant l'arrêt du travail. Le passage à cet état d'action, de volonté d'agir et de pouvoir changer les conditions de vie, se réalise par les travailleurs à l'aide d'une information politique visant leur émancipation syndicaliste. Au vouloir-faire des grévistes orienté par le protagoniste Etienne, s'ajoute en corollaire l'étape postérieure de l'instauration utopique de la société idéale qui joue le rôle d'opérateur anaphorique de leur action une fois prise la décision-pacte des ouvriers de cesser le travail. Le mouvement véhément vers cette perspective d'attente, cette poussée de revendications de grandeur épique fait oxymore avec la misère dans laquelle vivent les mineurs et se manifeste aussi par des connotations dynamiques, des images évocatrices, des registres stylistiques ajustés aux principes de la vraisemblance.

On peut observer dans *les Documents et Plans préparatoires* qui ont été rassemblés par ses biographes que, dès 1868-69, Zola souligne l'élan qui incarne le but projeté. Dans le *Plan* remis à Lacroix, (son éditeur) il écrit qu'il étudie la volonté de chacun des membres de la famille de Rougon-Macquart et à la fois la «poussée générale» de l'ensemble, du groupe envisagé comme «force sociale»¹. Le champ métaphorique de cette poussée générale, ici de la masse des grévistes en mouvement, abonde en figures spatialisantes avec l'emploi des verbes comme: s'écouler, galoper, rouler, déboucher, débouler, déborder, élever, emporter etc. Dans le roman le terme des *ouvriers* de Montsou se situe au cœur d'un réseau où convergent différentes qualifications pour désigner l'actant collectif de la grève. L'inflation des emplois des

* Εικόνες και σχήματα του απεργιακού κινήματος στο έργο *Germinal* του Emile Zola.

1. Zola Emile, *Les Rougon-Macquart*, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire, t. I, Paris, Gallimard, Bibliothèque nrf de la Pléiade, 1960, p. XI.

énoncés dépersonnalisants, tels que *bande*, *foule*, *mineurs*, *grévistes*, *peuple*, *charbonniers*, *camarades*, *misérables* etc. qui prennent la forme de la *colonne* ou de la *queue* ou se disperse en *débandade* sont porteurs des caractères typiques, des valeurs affectives: Cette stratégie du discours qui dissout les individus dans un corps social, un agent d'action représentatif, met en valeur la force unie des travailleurs dans ce heurt des classes pour revendiquer des droits sociaux mais en même temps souligne le maniement, la manipulation facile de cette collectivité mobilisée.

Dans le cadre d'un devenir mouvant se développent des images ou procédés, illustrant la force des tensions des ouvriers mineurs en lutte, leur décision énergique, leurs excès de violence provoquant une situation explosive, leur rêve de l'avenir meilleur. L'activité motrice, les déplacements en *foule*, la marche des charbonniers *affamés*, s'avèrent une donnée fondamentale qui révèle la projection de l'action de la volonté du personnage collectif ainsi que l'espace où il se meut. Le peuple en *bande* ou en *débandade*, *brutes* ou *canaille*, selon l'optique bourgeoise, cette *cohue* des pauvres *enragés*, se présente dans un redoublement de *tumulte*, dans un *trouble* qui augmente au milieu du *vacarme*, surtout en une *marche en avant*, dans un *élan d'espoir*, dans ce *galop de gros souliers sonnant sur le pavé des route*. L'agitation s'empare de l'espace topographique qui absorbe les mineurs tout en les représentant: un *frémissement* agite les corons, «ce *frémissement* qui *s'enflait* à cette heure par les chemins, dans la campagne entière», écrit Zola². Autant d'expressions dynamiques qui montrent le potentiel révolutionnaire des mineurs, dont la poussée farouche métaphorise la force sociale qui s'affronte mythiquement au Capital, concrètement à la Compagnie d'exploitation des Mines.

Les séquences de la marche des mineurs, de leur course d'une fosse à l'autre ou à Montsou, se développent en reprenant comme un leit-motiv la métaphore du *flot*, qui rend compte de l'affluence envahissante de la foule des travailleurs en grève: *flot noir* des grévistes, *flot des femmes* qui croissait, *flot* des têtes noyé d'ombre, *le flot* de la foule qui poussait, *le flot éperdu des camarades* qui devient une *marée montante* à quoi s'ajoute la pléthore des verbes tels que *couler*, *s'écouler*, *ruisseler*, *déborder*, *déboucher* qui soulignent le caractère mouvant, compact, uni, volumineux mais aussi caractéristique d'une direction en avant, du chemin à parcourir, d'une force irréversible, de même que plastique, ondoiyante, aussi disciplinée que facile à modeler. C'est ainsi que nous lisons que «La route dévalait en pente douce, le flot grondant des grévistes dut tourner le terri, avant de se répandre sur le carreau de la mine (...) Déjà le flot s'éloignait, roulait sur la fosse voisine»³. C'est devant ce *flot grossissant qui envahissait le carreau* que le propriétaire de la

2. Zola Emile, «Germinal», dans *Les Rougon-Macquart*, tome III, Paris, Gallimard, Bibliothèque nrf de la Pléiade, 1965, p. 1408 (Cinquième partie, ch. III).

3. *Ibid.*, p. 1421 (V, 4).

mine de Jean-Bart prend vite conscience de son impuissance. Ce trajet dynamique en évolution renvoie à un processus de cheminement décisif comme soumis à la pression des éléments d'une nature qui apparaît soudainement dangereuse, la force du « torrent » qu'on ne peut plus contenir. Les extraits qui suivent en témoignent : « De partout des mineurs débouchaient. Maheu par la grande route, les femmes à travers les champs, tous débandés, sans chefs, sans armes coulant naturellement ainsi qu'une eau débordée qui suit les pentes »⁴. Et plus loin : « D'autres camarades arrivaient toujours, on était près de mille, sans ordre, coulant de nouveau sur la route en torrent débordé »⁵.

Un *débouchement* en groupes, puis un *long acheminement* succèdent au mouvement de *monter / descendre* du rythme quotidien du travail à la mine ; la *marche*, le *galop*, le *roulement* des pieds, la *course* des houilleurs de Montsou, d'une fosse à l'autre, leurs *poussées* et leurs *ruées* se doublent des *bras tendus* avec des *poings levés* ou *serrés*, lancés *en avant* ou brandissant des briques. Cette masse s'arrête, fait halte, se remet en marche, revient sur ses pas, avance, envahit et domine l'espace par son trajet désordonné. Ce *défilé de la bande* en colère traverse, suit, remonte, d'un *galop de bétail lâché* qui est annoncé par les sensations tonnales d'un *grondement*, *pareil à un vent d'orage*, d'un *frémissement* qui s'enfle, d'un *roulement de tonnerre*, des *bruits* qui ronflent « grandissant comme un vent de tempête, ces rafales brusques qui précèdent les grands orages », « dans un ouragan des gestes et des cris ». Cette bande agitée, décrit Zola, « de nouveau sillonna la plaine rase. Elle revenait sur ses pas par les longues routes droites, par les terres sans cesse élargies. Il était quatre heures, le soleil qui baissait à l'horizon, allongeait sur le sol glacé les ombres de cette horde, aux grands gestes furieux »⁶. Même l'image des ombres de cette horde est douée des éléments sensoriels évoquant l'existence mouvementée des mineurs.

L'acte de la grève qui renverse l'ordre du travail s'impose comme le moteur de l'action de la foule anonyme des mineurs – en dehors de quelques identifications sporadiques des familles de Maheu, de Levaque, de Mouquet, de la Brulé-. Cette bande impersonnelle se manifeste par des *voix*, des *clameurs*, des *cris*, des *rumeurs*, termes abstraits, mis à la place du sujet personnalisé, jouant un rôle épisodique dans le cours des événements. Ces bruits humbles assument un caractère révélateur : celui d'un chœur dans un jeu d'échange, de communication capable d'engendrer des mouvements qui détournent l'action dramatique. Il y a des voix mensongères qui racontent des histoires abominables et entraînent les mineurs à des violences imprévues, comme dans l'extrait suivant : « Des voix disaient qu'on les égorgeait là-

4. *Ibid.*, p. 1410 (V, 3).

5. *Ibid.*, p. 1416.

6. *Ibid.*, p. 1424 (V, 4).

dedans. Et, (les grévistes) sans être concertés, emportés d'un même élan, d'un même besoin de revanche, tous coururent au tas de briques voisins»⁷. Par leur fonction d'actant dans le micro-milieu des houilleurs de Montsou, ce que disent ces *voix vibrantes, éclatantes, grosses aiguës*, qui grondent ou demandent justice, est systématiquement associé au savoir et au pouvoir; la foule y transcende les individus qu'elle dépersonnalise⁸. On y note la dynamique des métaphores de la trajectoire des actions ou des efforts, du mouvement de tumulte et de confusion et souvent d'une direction ascendante : des *rumeurs*, des *histoires abominables* circulent, des *acclamations* roulent, des *hurlements* éclatent, des *grognements*, des *exclamations* courent, des *commérages* s'enflent, des *cris* montent, des *huées* s'élèvent; même le rire de la foule est un rire pluriel *de tempête*, de cruauté. Dans certaines instances communicatives, aux paroles du patron ou au discours des chefs syndicalistes habiles répond une *clameur* d'approbation ou de colère. Le plus souvent ces *voix* de la masse unie ou en fusion, deviennent des *cris* terribles, déchirants, cris de vengeance dirigés vers le chemin qui mène aux fosses et même cris venant du fond du ventre. La clameur répétée des ouvriers affamés «Du pain, du pain, du pain» domine même le chant de la *Marseillaise*. Il arrive que s'opèrent des interventions, des prises de paroles en style direct, elles aussi, par des personnages individualisés et provoquent des *secousses*, des *remous* à la foule des grévistes. C'est ainsi que de la polyfocalisation on passe au discours individuel; c'est le cas du chef syndicaliste Etienne, dans l'exemple suivant où il emploie, lui aussi, la même forme de slogan répété et avec le même effet sur la foule enragée, en vue de l'orienter et l'entraîner vers une direction précise, dans un effort pour la contrôler:

«A Mirou ! il y a des traîtres au fond !...A Mirou ! à Mirou !

D'un geste il avait refoulé la bande sur le chemin de gauche, tandis que Jeanlin, reprenant la tête, soufflait plus fort. Un grand remous se produisit. Gaston-Marie, pour cette fois, était sauvé.

Et les quatre kilomètres qui les séparaient de Mirou furent franchis en une demi-heure, presque au pas de course, à travers la plaine interminable»⁹.

Souvent, pendant la représentation de cette foule en mouvement, dans la voix du narrateur distancié on entend parler, au sein d'un discours indirect ou indirect libre, la voix du personnage pluriel des grévistes à travers quelques marques langagières: mots, expressions idiomatiques, exclamations, interrogations caractéristiques des personnages des ouvriers. Dans le passage suivant une ambiguïté transparaît : la prise en charge énonciative est-elle à attribuer à un narrateur, témoin participant, ou à un ouvrier représentant les grévistes? Cette ambiguïté cons-

7. *Ibid.*, p. 1507 (VI, 5).

8. Hamon Philippe, *Le personnel du roman*, Paris, Droz, 1983, pp. 252-262.

9. Zola Emile, «Germinal», dans *Les Rougon-Macquart*, op.cit., p. 1418 (V, 4).

titue une technique de l'écriture de Zola: «Dehors on parla de marcher sur Saint - Thomas. Cette fosse était la mieux disciplinée, la grève ne l'avait pas atteinte, près de sept cents hommes devaient y être descendus; et cela exaspérait, on les attendrait à coups de trique, en bataille rangée, pour voir un peu qui resterait par terre. Mais la rumeur courut qu'il y avait des gendarmes à Saint - Thomas, les gendarmes du matin, dont on s'était moqué. Comment le savait - on? personne ne pouvait le dire. N'importe! la peur les prenait, ils se décidèrent pour Feutry - Cantel. Et le vertige les remporta, tous se retrouvèrent sur la route, claquant des sabots, se ruant: à Feutry - Cantel! à Feutry - Cantel! les lâches y étaient bien encore quatre cents, on allait rire!»¹⁰

L'espace de l'attente et de recherche de la société idéale de l'actant collectif mouvant constitue un objet synecdochique: la satisfaction des revendications est aussi l'éclosion d'une autre époque. Reliant le concret à l'abstrait, les images du *galop*, de la *poussée* de la *montée*, de l'*élévation* ainsi que celles stéréotypées du *jour qui se lèverait*, du *jour qui lui*rait de la *justice*, du *grand soleil*, du *flamboiem*ent, de l'*incendie*, de la *semence*, introduisent, grâce souvent à l'emploi du conditionnel, l'élan impatient de transformer la réalité en un potentiel mélioratif; on y évoque la hâte, les moyens ou les conjectures d'accès à cet au-delà privilégié, ce là-bas de la société future qu'inaugure la charnière de mutation du verbe *éclater*. L'auteur écrit: «Et les idées semées par Etienne poussaient, s'élargissaient dans le cri de révolte. C'était l'impatience devant l'âge d'or promis, la hâte d'avoir sa part de bonheur au-delà de cet horizon de misère fermé comme une tombe (...) Une armée poussait des profondeurs des fosses, une moisson des citoyens dont la semence germait et ferait éclater la terre, un jour de grand soleil»¹¹. Zola reprend les mythes révolutionnaires, les images du grand souffle¹², du Jour du Peuple et du Soir de la Révolution «le soir même où l'antique société craquait». Le messianisme des discours, «des lectures mal digérées», crée des images utopiques du Soir de triomphe, des rêves de puissance de la construction de «la cathédrale du monde futur», «balayant la pourriture bourgeoise»; des prosopopées ou des procédés métonymiques mettent en valeur la «gaieté rouge» qui *chasse* le doute, de l'orgueil qui *emporte* plus haut, de l'autorité remise «entre les mains du peuple». Une dialectique des figures s'établit ainsi, pour représenter les visions mouvementées des peuples fauchés «comme un champ de seigle, à ras de terre», et qui doivent par la suite *repousser*. De même l'organisation de la grande armée des travailleurs, la guerre du travail contre l'argent, font l'objet des visions en mouvement lancées contre la force du Capital, dieu impersonnel, immobile, «accroupi quelque part dans le mystère de son tabernacle», «qui de loin

10. *Ibid.*, pp. 1421-1422.

11. *Ibid.*, pp. 1292 (III, 4) , 1383 (IV, 7).

12. Tournier Maurice, *Des Mots sur la grève*, Propos d'étymologie sociale, vol. 1, Paris, Klincksieck, Collection «Saint-Cloud», p. 159.

pesait sur les dix mille charbonniers de Montsou».

Les rêves généreux, «l'élan d'espoir» sur l'avenir «enlevaient les mineurs dans un éblouissement» («une exaltation religieuse les soulevait de terre»). Chez le protagoniste Etienne, ils se traduisent par une série des verbes dynamiques comme : *entraîner* «une refonte totale de la vieille société pourrie», *attaquer* le mariage, *jeter bas* «le monument inique des siècles morts» (...) du geste du faucheur qui rase la moisson mûre, *reconstruire* «ensuite de l'autre main», *bâtir* «l'édifice de vérité et de justice grandissant dans l'aurore du vingtième siècle»¹³. Selon la vision des révolutionnaires cette aurore du grand jour succède à une soirée sanglante, *le soir du triomphe*, un cataclysme violent; il s'agit d'une catastrophe avec des scènes d'apocalypse nourries de l'espérance motrice. L'extrait qui suit en souligne avec l'emploi du style indirect libre et le conditionnel, le caractère mythique. Le mouvement des actions terribles s'y développe dans un monologue intérieur où la répétition de l'affirmation *oui* en tête des phrases, élément de l'instance communicative propre au discours populaire et expression de certitude, s'oppose au caractère illusoire de l'avènement de la révolution envisagée par le peuple: «Oui, un soir, le peuple lâché, débridé, galoperait ainsi sur les chemins; et il ruissellerait du sang des bourgeois, il promènerait des têtes, il sèmerait l'or des coffres éventrés, Les femmes hurleraient, les hommes auraient ces mâchoires de loups, ouvertes pour mordre. Oui, ce seraient les mêmes guenilles, le même tonnerre de gros sabots, la même cohue effroyable, de peau sale, d'haleine empestée, balayant le vieux monde, sous leur poussée débordante de barbares. Des incendies flamberaient, on ne laisserait pas debout une pierre des villes, on retournerait à la vie sauvage dans le bois (...) Oui, c'étaient ces choses qui passaient sur la route, comme une force de la nature, et ils en recevaient le vent terrible au visage»¹⁴.

Les thèmes de l'établissement «d'une cité où la justice allait régner» et de la revanche, «l'ancien besoin de revanche», corollaires à la prospection du Grand Soir, sont liés à la violence populaire, à la vision du renversement, de la destruction, du retour à la vie primitive, sauvage. L'emploi de la métaphore de la germination, de la poussée d'une nouvelle société avec l'image de la nouvelle terre qui «repousserait peut-être», va de pair avec l'émancipation progressive de ces ouvriers crédules, changeants, en proie à la démagogie, qui décident, comme le peuple affamé de Paris le 12 Germinal de l'an III (1^{er} avril 1795), de se révolter contre l'état de la brute qui lui est imposé, d'un «besoin farouche d'en finir avec la misère». La perte du contrôle du mouvement et des gestes de la bande furieuse des grévistes qui déborde son chef Etienne, est peinte par des expressions où reviennent les images trépidantes du galop, des coups et de grêle: *galop de furies, galop furieux, lourd galop, galop*

13. Zola Emile, «Germinal», *op. cit.*, p. 1380 (V, 7).

14. *Ibid.*, pp. 1436-1437 (V, 5).

de bétail, et, accompagnant la fureur des gestes, coups de hache, coups de cognée, coups de pierre, grêle de pierres, rafale des pierres, pluie de briques, grêle de gros mots. Dans la fureur de bataille, cette masse agitée reçoit en retour des coups de fusil, l'ouragan des balles, le feu de peloton. Le mouvement atteint un paroxysme représenté par l'usage des verbes troubler, écraser, tomber, monter, descendre s'accourir, sortir, défilier, se ruer, s'élever, craquer, s'attaquer, battre, casser, couper, briser, démolir etc.

«Quelque chose d'assombri et de farouche, une violence, allait enfiévrer les corons»¹⁵, écrit Zola. Aux excès du Capital des bourgeois dits des Gras, à l'excès de la faim, de la misère qui transforme les mineurs en «brutes», vient s'opposer en contre point le mouvement de colère qui explose à travers la grève, le désordre, l'affolement et les violences, le déchaînement des instincts «jusqu' à ce que la bête fût soule d'atrocités». Des métaphores animales métamorphosent le troupeau des bêtes, en fauves. Dans ces mouvements destructeurs, l'auteur présente les femmes comme jouant le premier rôle, précédant les hommes: elles poussent, s'acharnent, excitant les hommes, lancent des pierres, vident les foyers des chaudières, jettent le charbon brûlant, «sanglantes dans le reflet d'incendie, suantes et échevelées de cette cuisine de sabbat». C'est surtout la violence des femmes qui effraie le syndicaliste Etienne comme il les voit «agitées d'une fureur meurtrière, les dents et les ongles dehors, aboyantes comme des chiennes» et pareilles à des louves, mutiler, plus tard, le boutiquier Maigrat, «sous les excitations de la Brûlé»¹⁶, personnage assimilé au feu et à la destruction. L'incendie et le sang seront les éléments de la catharsis, de la disparition du monstre capital, selon la figuration populaire, qui suce la vie des meurt-de-faim, gorgé de chair humaine; à sa place, on envisage de faire triompher le bonheur universel: «Oui, le travail demanderait des comptes au capital (...) On irait là-bas, on finirait bien par lui voir sa face aux clartés des incendies, on le noierait sous le sang, ce pourceau immonde (...) Les têtes vidées par la famine voyaient rouge, rêvaient d'incendie et de sang, au milieu d'une gloire d'apothéose, où montait le bonheur universel»¹⁷.

Des exclamations sous la forme des métaphores spatiales *A bas les traîtres ! A bas les lâches ! à bas les faux frères !* lancées à ceux qui ne participent à la grève, à la mine de Jean-Bart, sont accompagnées de violences. Les câbles coupés par les grévistes de la mine de Montsou, le mouvement de la sortie des ouvriers des puits par les échelles, dans une débandade enragée, se déroule péniblement. Menacés d'être emprisonnés et asphyxiés dans le labyrinthe des galeries de la mine, avec leur course de fous, les mineurs manifestent justement cette angoisse d'être engloutis

15. *Ibid.*, p. 1350 (IV, 4).

16. *Ibid.*, p. 1443 (V, 6).

17. *Ibid.*, pp. 1383-1385 (IV, 7).

par ce *Minotaure* de Voreux: «Des hommes criaient que les échelles étaient cassées, que personne ne sortirait. Et quand ils commencèrent à déboucher par groupes épouvantés, dans la salle d'accrochage, ce fut un véritable engouffrement: ils se jetaient vers les puits, ils s'écrasaient à l'étroite porte du goyot des échelles»¹⁸. Plus tard, une autre course, un sauve-qui-peut éperdu se reproduit cette fois du côté des grévistes, lorsqu'un cri sonore éclate avertissant de l'arrivée des gendarmes, dont le lourd galop déclenche la dispersion de la foule qui laisse la route nette comme «balayée par un ouragan».

La durée et les conditions de la grève épuisent le dynamisme des ouvriers: «une foule qui meurt de faim est sans force». Au mouvement enfiévré de la foule révoltée succèdent l'immobilité, le froid; le coron retombe à «l'immobilité de mort»; «les charbonniers se taisaient et s'enrageaient, sous la botte militaire»¹⁹. De même les mines avec leurs machines en dehors d'usage, restent silencieuses et inutiles: «Deneulin regarda les câbles coupés: les bouts d'acier pendaient inutiles, la morsure de la lime avait laissé une blessure vive, une plaie fraîche qui luisait dans le noir des graisses. Ensuite il monta à la machine, en contempla la bielle immobile, pareille à l'articulation d'un membre colossal frappé de paralysie, en toucha le métal refroidi déjà, dont le froid lui donna un frisson comme s'il avaient touché un mort»²⁰.

Le mouvement conflictuel avait atteint son paroxysme dans le face à face des grévistes et de la troupe des soldats envoyés: aux coups de pierres et de briques ont répondu la mitraille, l'ouragan des balles fauchant les ouvriers. Plus tard, pendant leur retour aux fosses, lors de la reprise du travail, l'auteur décrit les mineurs marchant lentement, graves et muets, baissant le front, reculant d'un air de honte, dans le noir, des métaphores animales du troupeau piétinant et du bétail mené à l'abattoir²¹ se développent, comme des images fixées entre le concret et le symbolique.

Ces sensations de mouvement des ouvriers animent les hauts et les bas, les brusqueries et les lenteurs de l'action romanesque déroulée autour de l'événement de la grève; cette représentation de la dynamique du peuple liée aux moments de crise pendant la lutte des mineurs, est une mise en relief des aspects du personnage collectif des grévistes et un moyen stylistique pour illustrer le projet naturaliste sur le vouloir-faire et le pouvoir des personnages, suivant l'axe sémantique de l'idéologie de Zola. Ces images, ces métaphores spatiales mettent en valeur d'une façon poétique, générative une fonctionnalité narrative faisant face au conditionnement par des postures ou rôles silhouettés dans les dossiers préparatifs. Les images évocatrices du peuple en mouvement constituent un procédé d'unité et de cohésion des per-

18. *Ibid.*, p. 1404 (V, 2).

19. *Ibid.*, p. 1466 (VI, 1).

20. *Ibid.*, p. 1416 (V, 3).

21. *Ibid.*, pp. 1582, 1583 (VII, 6).

sonnages en groupe, morcelés, dépossédés de leur individualité, absorbés par l'actant collectif représentatif du milieu de la mine; ce sont des éléments qui renforcent la «vérité» dans la représentation de la réalité du roman zolien.